

PARIS
...
Rédacteur en chef
JULES LERMINA
...
BUREAUX
17, Rue Vivienne
...

LYON
...
Directeur
JULES FRANTZ
...
BUREAUX
32, rue de l'Arbre-Sec
...

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

N'étant pas satisfait de notre nouveau titre, nous laissons, pour quelque temps encore, la vignette actuelle.

Le *Refusé* commencera, dans quinze jours, une série d'articles inédits, intitulés :

LYON EN 1848

PAR
Tony RÉVILLON

1^{er} article:

La Pension Champavert.

PARIS

La livréomanie.

Les tailleurs doivent être contents. La *livréomanie* fait des progrès effrayants, et cette catégorie des nombreuses folies qui troublent le cerveau humain leur fournira, point n'est doux, de très-agrables bénéfices.

Mais consultons le malade, le *livréomanie*, et étudions ensemble, si bien vous le voulez, les symptômes de cette terrible affection, — épidémie serait plus juste.

A peine le garde national mobile est-il passé de l'état purement spéculatif à l'état de réalité, que la *livréomanie* s'est emparée de lui. Il a fallu lui trouver un uniforme. Coupe, liseré, couleur, plumet, ont été longuement et compendieusement discutés. Et la lumière fut.

Aujourd'hui, ce sont les employés du télégraphe qui sont en proie à cette peste noire, à ce mal français : le paletot égalitaire leur pèse. Il leur faut un uniforme. La *livréomanie* continue son œuvre.

J'ai appelé la *livréomanie* le mal français. Voyons si je me trompe.

Tous ceux qui de près ou de loin appartenaient à l'Etat, considéré comme un olympe intangible et inaccessible, croyaient nécessaire de se distinguer de leurs misérables contemporains, par quelques oripeaux plus ou moins pailletés. — A moi, le pluquet ! s'écrie le Fritz de la *Grande Duchesse*.

Et en effet, le pluquet, c'est la gloire, c'est la victoire. Est-ce que les bons Français admettent qu'un monsieur en redingote noire, à la boutonnière vierge, soit bon à quelque chose, ait quelque valeur ?

De même que le militarisme demande : Où qu'est mon fusil ? l'autoritarisme s'écrie : Où qu'est mon uniforme ?

La plèbe, *plebecula*, se vêt comme elle l'entend, mais vous, qui autrefois apparteniez à la cour, aviez l'honneur d'assister au petit lever du roi soleil, gâteux et hypocondre, échangeant contre de l'encens les odeurs ignobles dont il affectait les nerfs olfactifs de ses adorateurs, vous qui achetiez un régiment ou aviez le droit de faire rouer de coups le manant qui osait vous braver, il fallait bien vous distinguer sur votre tréteau, de la foule bête qui vous applaudissait. Clowns d'un théâtre ridicule, il fallait bien vous bariolier pour que vos sauteries, vos culbutes et vos pirouettes attirent l'attention.

Et le peuple de regarder. Et le peuple d'applaudir. Parbleu ! c'est si curieux de voir un pantin couvert de morceaux de papier doré, qui trotte, s'agit et remue. Et puis, cela ne fait-il pas partie de leur être ? Uniforme ou livrée ne sont-ils pas une double peau ?

Vint la Révolution. Certes, les conventionnels n'adopteront point d'uniforme. Un insigne peu éclatant, ce fut là tout. Mais les commissaires, la plupart ignorants ou, disons-le, très-fins, comprirent que pour exercer sur les populations une action quelconque, il fallait un grand chapeau, un grand sabre et un uniforme.

Avant qu'il n'ait parlé, le proconsul était déjà respecté de par son accoutrement. L'uniforme exerce sur les foules le prestige de la grosse caisse du *saltimbanque*. Il fut venu, le proconsul, froid et calme, vêtu de noir, sévère comme

la fatalité, s'asseoir au fauteuil de l'autorité, que les plus timides auraient dit : Hé ! qu'est cela ? une autorité sans livrée ? allons donc ! Ce n'en est pas une vraie !

L'empire amena le *summum* de l'uniforme et de la livrée. L'empire n'était-il pas l'état idéal de la hiérarchie ? Un ruban, et vous étiez quelque chose. Deux rubans, et vous étiez plus encore. Trois rubans, vous étiez beaucoup. Il faut bien frapper l'imagination des masses.

Le plus beau du temps fut Murat, l'homme-plumet. Il en avait partout. Du rouge, du blanc, du bleu, à foison. Des dragonnes d'or, des passements d'or, du brillant, du clinquant. Le batailleur valait l'homme. Il criait, il insultait l'ennemi.

O masses ! Croyez-vous que dans le nombre de passepoils ou d'aiguillettes réside la valeur de l'homme ? Et pourquoi vous laisser sans cesse guider par les yeux ? C'est fou, c'est idiot. N'oubliez pas que les lépreux ne pouvaient être guéris, dit-on, que par l'application de feuilles d'or.

Les *livréomanes* ne se rappellent pas le mot du sectaire : Frappez, Dieu saura bien reconnaître les siens !

Pour eux, au contraire, il faut que leur séides soient enregimées, marqués comme les moutons qu'on mène au marché. Jusqu'au directeur de la télégraphie qui veut lui aussi reconnaître les siens.

Et ces hommes-là sont fiers sous leur harnais. Ils se croient grands d'une coudée, parce qu'ils se sont affublés d'un drap vert ou bleu, et qu'ils portent une dague au côté, symbole de l'autorité. Un de ces jours les facteurs de la poste porteront le chassepot, et alors *viva la liberté* !

Jules LERMINA.

LYON

Puisque c'est à mon tour aujourd'hui de causer avec vous, de quoi donc vous parlerai-je ? Je vous assure, foi d'honnête homme, que me voilà bien embarrassé. N'allez pas croire, au moins, que l'espèce humaine se soit amendée, et qu'il n'y ait plus d'abus à dénoncer ni de coquins à flageller, car vous seriez dans l'erreur. Mais ce qui m'empêche de m'épancher librement avec vous, c'est que nous jouissons de la liberté de la presse.

**

Depuis que nous avons ce bonheur, tout journaliste me fait l'effet d'un haneton qu'un enfant retient captif. — Vole, vole, vole ! dit le petit barbare, haneton, vole, vole donc ! — Et le roi pétérat, qui ne demande pas mieux, compte ses écus, essaye ses ailes, les ouvre et part. Enfin ! Mais tout à coup il retombe et s'aperçoit seulement alors que sa liberté est au bout d'un fil.

**

Figure-toi, lecteur, que je suis attaché par la patte, et si je ne vole pas plus haut, ne m'en demande pas davantage. Je sens déjà le fil qui tire furieusement ! ... et dame Prudence qui me pousse le coude et me dit qu'il serait préférable de parler d'autre chose. Je crois, ma mie, que vous avez raison.

**

Cherchons donc un sujet qui ne soit pas défendu. Il y a d'abord la pluie et le beau temps, ce qui serait de circonstance, vu les giboulées de mars qui viennent de tomber sur nos campagnes, et dont messieurs les maires, dont on connaît le zèle pour la chose publique, ne sont pas trop mécontents. Mais la censure, qui est fine-mouche, y verrait peut-être une allusion politique. Passons, passons vite.

**

Un franc-maçon, bon catholique, et qui voudrait bien n'être pas privé du *De profundis* quand il mourra, est sur le point de se faire jésuite. Un autre, nature très-impressionnable, ne rêve plus que de l'enfer, et pousse toutes les nuits des hurlements affreux, se croyant déjà dans la marmite infernale. Un troisième enfin, âme perverse, esprit étroit, dit qu'il lui suffit d'être honnête homme, c'est-à-dire, bon père de famille, bon époux, citoyen paisible pavoisant et illuminant les jours de fête nationale, et payant sans trop se faire prier les contributions directes et indirectes et l'impôt de son chien les jours d'échéance, pour aller tout droit au paradis.

Tel est jusqu'aujourd'hui le résultat connu du mandement évangélique de Mgr de Bonald.

**

A part ça, rien de nouveau sous le soleil lyonnais. M. Victor de Laprade, l'un des quarante de l'Académie Française, vient d'accoucher d'une poésie qui se vend deux sous chez les libraires bien pensants. C'est un morceau de haut lyrisme et bourné d'inspiration, à l'usage des personnes dévotes qui vont faire leurs pâques. Fort recommandé par MM. les curés aux jeunes confères de leurs paroisses. Enfin il s'agit là-dedans de bons conseils et de pieuses exhortations donnés par l'auteur à de jeunes Américains, Canadiens, etc., qui s'en vont guerroyer à Rome, le tout avec sa bénédiction.

P. S. — Je viens de commettre une erreur, en disant que cette pièce de vers se vendait chez tous les libraires bien pensants. Un de ces messieurs, qui en a plein son arrière-boutique, me jure ses grands dieux que ça ne se vend pas du tout. Mon cher ami, que voulez-vous que j'y fasse !

**

Passons.

**

Il y a eu dimanche une grande revue sur la place Bellecour, appelée aussi place Louis-le-Grand, par les débris de l'ancien régime. Les sapeurs, pour qui rien n'est sacré, avaient mis à cette occasion leurs grands tabliers blancs de nourrice et portaient fièrement sur l'épaule... droite ! leurs z'haches fraîchement astiquées !... Ah ! c'était beau ! Les clairons sonnaient, les tambours battaient, les troupiers s'embêtaient, et les badauds — comme moi — regardaient... — Fixe !.... gauché !.... alignement !... En avant, marrrrrache ! Et ils sont partis ! — Et moi transporté, enivré, heureux et fier d'être Français en regardant le cheval de bronze, je suis tombé la face contre terre pour remercier le Seigneur de m'avoir donné une si belle patrie !

MAX D'ERVAL.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 11).

MONSIEUR CORDELET

Propriétaire du FESTIVAL DES CHARNENNES.
Président des ASSAULTS DE CHANT DES FAUBOURGS de Lyon ;
Président, — vice-président, — trésorier, — et surtout Directeur
de l'ACCORD PARFAIT (1).

AU PHYSIQUE :

Air de *Castibela*.

1^{er} COUPLET.

Je trouve beau son front, qui d'une femme
Ferait l'orgueil,
Ses favoris et ses yeux pleins de flamme
Me donnent dans l'œil.
Son port de roi, sa superbe encolure,
Ses pectoraux,
Son nez, son col, ses mollets, sa figure,
Je trouv' ça beau,
Oui, je trouv' ça beau.

2^{er} COUPLET.

Toujours sur la même air.
Pourtant sa femm' trouve que son œil louche,
Surtout le jour.
Ses g'noix cagneux, affirme que sa bouche
Est comme un four ;
D'autr's trouv'nt ses pieds d'une longueur extrême,
Son nez mal fait ;
Mais Cordelet, des hommes pose pour la crème,
Il a du lait !
Oui, beaucoup du lait.

SES GRANDES QUALITÉS. — Échinez souple et généflexions laborieuses.

AU MORAL :

.....
.....
.....
.....
.....
.....

SES GRANDES QUALITÉS. — Toujours de l'opinion du plus fort.

EN MUSIQUE :

Amateur, mais pas du tout artiste. — Sait à peine monter la gamme. — A un talent particulier pour l'interprétation des chansons obs... eures ? ce qui ne l'empêche

(1) Société ainsi nommée parce que, grâce à son directeur, l'accord, même *imparfait*, ni règne jamais.

EN L'AIR

Le lecteur me pardonnera la longueur de cet article quand il saura — qu'étant en retard, je n'ai pas eu le temps de faire court.

Voilà l'organisation de la *garde nationale mobile* qui s'avance

Bile qui s'avance.

On s'occupe activement en haut lieu (style *Moniteur*) de la couleur de nos *livrées*.

Les opinions sont partagées, paraît-il.

On croit que la commission a proposé le *Cassagnac ten re*.

L'empereur a craincé que cette nuance ne fût pas bon teint et a opiné pour le gris blanc.

Cette question de costume est plus importante qu'on ne le croit généralement, car, de même que l'on prend des mouches avec du miel, on apprivoisera bien plus facilement nos « jeunes soldats » avec un brillant costume.

Pourtant, dans le cas où l'enthousiasme ne serait point à la hauteur... désirée, il y aurait, je crois, un excellent moyen d'arriver à ce résultat.

Ce serait d'établir dans chaque régiment, un poste...

— Un poste ! mais c'est justement le « poste » que l'on apprendre...

— Laissez-moi donc achever... ce serait d'établir dans chaque régiment un poste de *CANTINIERE MOBILE* !

Mobile surtout, car plus la cantinière sera mobile, plus il y aura de contents.

Supposez MM^{es} Clarisse, Mayer et consorts à la tête ou à la... suite de nos soldats — en costume !... Quel effet !... ça leur ferait ! !

Le *Vengeur* va être vengé.

La censure est sur le point de mettre la dernière main à une reprise de la *Notre-Dame de Paris* de Hugo, dérangée tout exprès pour la scène impériale du Chatelet par monsieur Foucher et monsieur Goubaux.

A propos de Victor Hugo, j'ai remarqué dans le cabinet du roi Dalia (dit le chauve), secrétaire de l'empereur des théâtres de Lyon, un tableau extrêmement curieux.

Il s'agit des pièces recommandées à l'attention de MM. les préfets.

Après une longue nomenclature, l'arrêté impérial termine par ce *Mané Thécel Phares* : « ET PARTICULIÈREMENT TOUS LES OUVRAGES DE MONSIEUR HUGO ! »



Ne quittons pas le théâtre sans donner une preuve de sympathie à notre excellent M. Féret, pour sa souscription intime.

Voici le fait :

M. Féret, qui, paraît-il, comprend mieux que ses camarades, les devoirs du parfait *trial* envers son chef... d'orchestre, s'était souvenu de la saint Luigi ! pardon, je voulais dire de la saint Joseph, et avait eu la délicate inspiration d'ouvrir, dans l'intérieur du théâtre, une...

... Quête, afin d'offrir à son supérieur, à l'occasion de sa tête, une — épingle en diamants (?)

La souscription était libre : on donnait qui deux sous, qui cinq sous, qui rien du tout.

Le *Refuse* s'associe de tout cœur à cette œuvre généreuse et regrette vivement de n'avoir pas su la chose plus tôt, il se serait fait un plaisir d'ouvrir ses colonnes à la fosse commune et de verser entre les mains de M. Féret les quelques... offrandes qu'il aurait certainement reçues.

Du reste, ce n'est que partie remise, car, encouragé par le succès obtenu (19 fr. 74 c.), notre *trial* se propose de continuer sa mission pour les autres chefs d'emploi : MM. Dalia, d'Hérou, Vincent, Tony, le chef lampiste et Mme Fuchet.



A Paris, on affirme que depuis l'incident *La Varo-Kerguelan-Cassagnac*, la mortalité a considérablement augmenté dans le rayon avoisinant l'imprimerie du *Pays*.

Les nouveaux lecteurs de ce poison-journal tombent comme des mouches...

Aussi, est-il sérieusement question de transférer le siège de cette rédaction à Bi...llancourt.



Les nouveaux journalistes qui, à l'exemple des femmes, se permettent de faire et même de — défaire — des *paquets*, remplacent ces dernières auprès de la grande crèverie parisienne.

Maintenant, les gens qui ont de quoi n'entretiennent plus de maîtresses, — c'est mal porté.

Ils entretiennent un, deux, trois journalistes !

Les plus riches entretiennent toute « la boutique », c'est-à-dire un journal complet.

C'est le suprême bon ton, le dernier mot du dernier goût !



Si j'avais été à la place de l'Empereur, ce que je ne souhaitais nullement, j'aurais joué un bon tour à cette presse fraîche qui, avant l'apparition de la fameuse brochure, voulait à tout prix en tirer des déductions.

C'est ce qu'on appelle vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Pour en revenir à l'Empereur, je disais que, si j'avais été à sa place, j'aurais tout bonnement traité la question du pot-au-feu envisagé, au point de vue du bien-être des populations.

Je me serais inspiré d'Henri IV, de sa poule et de son pot et j'aurai conclu pour l'urgence de la carotte et de la réjouissance.

C'est l'opposition qui serait vexée...

Mais, mesdames les cordons-bleus auraient peut-être été jalouses. Tant il est vrai qu'on ne peut contenter tout le monde... et son frère.



La Prusse a son canon monstrueux !
L'Angleterre a son canon monstrueux !

La France seule est en retard et cherche encore le canon qu'elle opposera à ses adversaires.

EH BIEN ! ce canon, je l'ai trouvé — tout fait.

La colonne Vendôme ! ?

Vous riez ! mais, messieurs, mon idée est excessivement pratique, et la transformation qu'il faudrait faire subir à la colonne pour la mettre en état de se défendre... et même d'attaquer, ne coûterait guère plus d'un... million...

Ou deux.

Ou trois. Tenez. — Quand on voudrait se servir du



SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVENT

— Jeanne.

— Il faut du courage, me dit Luigi, en me serrant la main ; si tu veux je parlerai avec toi ?

Je lui fis signe que non, et je me levai pour sortir. Devant la porte et un peu dans l'ombre, je rencontrais Marguerite.

— Adieu, me dit-elle, je prierai le ciel qu'il vous épargne ce malheur.

Puis ôtant un petit médaillon qu'elle portait toujours suspendu à son cou, elle me le remit en ajoutant :

— C'est mon portrait, gardez-le en souvenir de moi.

Ce furent là les dernières paroles qu'elle me dit à Venise. Le lendemain je partais après avoir serré la main de Gontran et de Luigi que je devais aller rejoindre à Rome.

Quel triste voyage ! et quelles noires pensées vinrent m'assaillir ! Je voyais mon père à l'agonie, m'appelant une dernière fois, et ma mère désolée, interrogant le moindre bruit, et trouvant le temps trop rapide et trop long. Et ce qui contribuait à rendre mon chagrin plus vif encore, c'est l'espèce d'indifférence que je me reprochais : « Ingrat ! me disais-je, ton père se mourait

canon-Vendôme, rien de moins compliqué. On commencerait par dévisser l'Empereur qui se trouve en haut, on renverserait la colonne sur un affût, on chargerait, on tirerait la ficelle, ma femme, ... et voilà.

Sans trop m'avancer, je crois que le projectile pourrait, à vingt lieues de distance, porter la désolation et l'effroi dans les campagnes ennemis.

Voyez-vous d'ici la surprise de nos adversaires quand, croyant voir arriver un ballon de papier, il se trouvera que, pas du tout, ce serait bel et bien un bon boulet du pays de France.

Quel effet !!! sur les masses.

Et encore si on voulait introduire au jouet un petit perfectionnement ? Rien ne serait plus simple que de résérer un tout petit compartiment dans l'intérieur du projectile, — juste de quoi caser quatre hommes et un caporal !

Cela nous ramènerait aux beaux jours de Troie !

Mais voilà ! je me décourage. Comme il s'agit d'une question d'armement militaire, je suis sûr que le gouvernement reculera devant la dépense.

—

Quelques nouvelles pour finir :

Il est fortement question de transformer l'hôpital militaire en une résidence pour le maréchal.

Avec un bon coup de balai et en ouvrant la fenêtre pendant quelque temps...

Et l'hôpital actuel, me direz-vous ?

L'hôpital seraient reconstruit en face, sur l'emplacement de la Lône.

Histoire d'assainir l'endroit.

Un nouveau pont relieraient les deux établissements.

D'après une version, le morceau de la façade de l'Hôtel-Dieu qui empêtre sur la rue de la Barre, ne se serait démolie que dans deux ans.

JULES FRANTZ.



LES BAVARDAGES DE LA SEMAINE

Les courses de printemps.

Ce qui fait le bonheur des uns fait le malheur des autres ; c'est là une vérité, vieille comme Madame Doche, et qui n'a pas besoin d'être démontrée.

Ainsi l'hiver, le froid, les gelées des mois derniers, qui comblaient les vœux les plus chers du club des Patineurs, jetaient dans le désespoir les membres du Jockey.

Aujourd'hui, au contraire, que son altesse le soleil nous a honorés de ses premiers sourires et que les échos de La Marche et de Porchefontaine retentissent déjà des piétinements de *Fervacques*, des hennissements de *Champ-d'Oiseau* et des glapissements de ces messieurs de l'agence des poules, les *sportmen* sont dans la jubilation, tandis que les chevaliers du patinage pleurent sur les neiges fondues et regrettent

Leur glace bien faite
Et le temps perdu.

—

En cherchant un peu, on trouve encore à l'heure qu'il est, dans les salons et dans les écuries, des gens convaincus et parfois décorés qui soutiennent, avec un sérieux digne d'une meilleure cause, que les courses ont pour but : — *L'Amélioration de la race chevaline*.

Je serais désolé d'être aussi profondément sceptique que le due Richard de Villepreneuse, de M. Félicien Mallefille, mais je ne puis non plus me laisser envahir par une crédulité exagérée, et j'avoue qu'avec toute la bonne volonté du monde, il ne m'est pas possible de croire aveuglément à cette aimable plaisanterie.

Améliorer la monture en désarticulant le cavalier, m'a toujours paru le comble de l'insenséisme !

—

Cependant, comme je ne voudrais à aucun prix, fût-il de Rome, froisser ici aucune opinion, ni blesser aucune conviction, je n'insisterai pas sur ce point délicat et je me contenterai de déclarer que, pour peu que cet exercice améliore réellement la race chevaline, les che-

—

hier, il est mort, peut-être, et tu n'as rien senti, tu n'as rien deviné, et tu te crovais heureux parce que tu donnais ton cœur à une affection étrangère ! Mais les seules affections durables, les seules qui résistent à tout et que rien n'ébranle, ne sont-ce pas celles qui lient les pères à leurs fils, et les mères à leurs enfants ? Tout autre amour peut tromper, celui-là seul ne ment jamais. Et plus j'approchais du terme de mon voyage, plus la tristesse m'envahissait. Ajoutez à cela qu'il faisait un temps sombre et menaçant et un grand vent qui nous jetait dans les yeux des tourbillons de poussière. Enfin, j'arrivai. D'assez loin que je pus distinguer le toit paternel, je remarquai cinq ou six bonnes femmes rassemblées devant la porte. Je me demandais ce qu'elles pouvaient faire là, quand je vis, appuyé contre le mur, le dais qui sert en province à porter l'Extrême-Onction aux mourants ou la communion aux pauvres malades qui ne peuvent aller à l'église. Je pressai le pas, tremblant, fiévreux, inquiet. Les bonnes femmes me regardèrent avec une curiosité mêlée d'intérêt, et j'entendis l'une d'elles dire aux autres : C'est son fils ! — La porte était entrouverte, je la poussai, et je restai un instant sans oser ni avancer ni faire un mouvement. Cependant dans l'autre pièce, le prêtre récitait des prières auxquelles répondaient les assistants. Je reconnus la voix de ma mère, et dans cette voix brisée par la douleur et qu'elle essayait de rendre forte, l'accent déchirant du désespoir. Le visage inondé de larmes et la main sur la poitrine pour comprimer les battements de mon cœur, j'approchai et je m'agenouillai. Quoique je n'eusse pas fait de bruit, ma mère m'aperçut, et je vis au mouvement convulsif de ses lèvres, que ma présence venait de mettre le comble à son émotion, et qu'elle faisait d'immenses efforts pour ne pas éclater en sanglots. Alors seulement je regardai mon père. Il était d'une pâleur effrayante, sa bouche était étirée et grimaçante, ses narines resserrées, les pommettes de ses joues

vauaux seront forcément un jour si améliorés, si améliorés, qu'on finira par être obligé de les désaméliorer un peu.

Ils seront trop bons, ils iront plus vite que le cheval de fer, ils remplaceront le télégraphe électrique, ils dévoreront tellement l'espace qu'ils n'auront plus faim pour manger autre chose, ce qui sera très-économique.

Seulement...

—

Ah ! dame, il y a un seulement.

Seulement, comme il est extrêmement rare qu'une de ces séances d'amélioration se passe, sans qu'il y ait deux ou trois cavaliers démolis, un temps viendra aussi où il n'y aura plus de jockeys, où il n'y aura plus de *gentlemen-riders*, où il n'y aura plus d'hommes.

Les chevaux les auront tous cassés dans les courses, qui, contre la banquette irlandaise ; qui, sur la haie ; qui, au fond d'un fossé.

On ne trouvera plus que des morceaux de jockeys, des fragments de *gentlemen-riders*, des parcelles d'hommes.

Et il faudra faire à Mme Roumy, née de la Marthine, la commande d'une forte partie de garçons solidement établis.

A moins, toutefois, l'amélioration de la race chevaline avançant sans doute en raison directe de la détérioration de la race humaine, que d'ici là, les courses aient tellement amélioré les chevaux que les chevaux puissent avantageusement remplacer les hommes.

—

Cela ne serait peut-être pas un mal, après tout, car il faut avouer que les hommes, les parisiens surtout, sont des animaux singulièrement bizarres, insensés et illogiques.

Ils considèrent les combats de taureaux comme trop dangereux pour les autoriser, et ils organisent des courses de chevaux pour le moins aussi périlleuses, puisque les chevaux désarticulent autant de jockeys que les taureaux éventrent de toréadors !

Ils tonnent contre les jeux de hasard et interdisent la loterie comme immorale, et ils vont prendre ouvertement des numéros à l'agence des poules !

Ils admirent, disent-ils, les beautés de la langue japonaise, ils prétendent aimer leur patrie, ils se répandent en imprécations contre leurs éternels et implacables ennemis les Anglais, et ils prennent à ce point le langage de ces derniers, qu'on ne peut même plus écrire trois lignes sur une course de chevaux sans y fourrer quinze mots anglais.

Ils poussent, — avec raison d'ailleurs, — des clamours assourdissantes contre les cocottes, parce que leurs femmes ou leurs filles sont exposées à les couvrir sur les boulevards, et ils sont les premiers à conduire leurs femmes et leurs filles aux courses, qui sont le rendez-vous général de toute la bicherie parisienne.

Ce ne sont pas les chevaux qu'on devrait essayer d'améliorer, ce sont les hommes.

J. PELPEL.

—

LETTRE

de

BONAVVENTURE FURET

Sur les gens casés... et ceux qui ne le sont pas.

Avez-vous jamais, mettant le nez à la fenêtre, remarqué ces nombreux bipèdes, vos semblables, qui vont, viennent, courent, goulent, s'agitent, et vous êtes-vous demandé la raison de tout ce mouvement ?

La première fois que cela m'est arrivé, j'éclatai tout d'abord de rire, car il est assez ordinaire de commencer par se moquer avant de chercher à comprendre.

Saillait horriblement, et ses yeux allumés par la fièvre brillaient sous ses épais sourcils grisonnantes et faisaient peur. Quand la cérémonie fut terminée tout le monde sortit, et nous restâmes seuls, mon père, ma mère et moi. Ma mère me raconta en pleurant et à voix basse le malheur qui leur était arrivé. Une après-dînée en bûchant son jardin, tête nue au soleil, le père était tout à coup tombé foudroyé. Les voisins étaient accourus, l'avaient relevé, transporté dans sa chambre, et le médecin mandé en toute hâte avait déclaré que c'était une attaque. Quelques heures après, le pauvre homme avait repris connaissance et demandé à moi. C'est alors que l'on m'avait écrit. J'essayai de consoler ma mère et de lui donner un espoir que je ne partageais pas, mais en voulant rassurer ma voix, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes. Mon père nous entendit probablement, car il m'appela.

J'accourus.

— Tu me crois donc bien malade ? me demanda-t-il, en serrant mes mains dans ses mains brûlantes.

— Oh ! mon père !

— J'en ai bien vu d'autres, va ! et

Cause-t-il, il parle du haut de sa cravate, beaucoup, avec assurance, et il ne se passera pas dix minutes que, dix fois, il n'a fait mention de sa case.

S'il est en haut de l'échelle sociale, il a l'air de distiller chaque parole qu'on lui dit, écoutant, l'œil vague et l'attention tendue, avec une pose de politique prudent et profond.

S'il est au milieu il écoute moins, mais il parle davantage.

S'il est en bas il n'a qu'un but : paraître intelligent, complaisant et discret.

Il y en a qui passent toute leur sainte journée à se répéter une petite leçon qu'ils réciteront le soir : c'est ennuyeux, mais c'est si utile !

L'idéal de l'homme casé est de conquérir l'air protecteur, et sa science est de s'imposer tel, sans protéger personne. Rien, en effet, ne déconsidère et ne limite aux yeux des spectateurs la protection, comme l'exhibition d'un protégé.

Une fois casé, l'homme casé reste casé jusqu'à ce qu'un croque-mort vienne lui présenter ce billet à ordre que chacun souhaitera au jour de sa naissance, et qui n'est jamais protesté.

Done :

Avoir un bocal : la case ; une étiquette : la position ; je faire savoir et voir : la réclame ; se poser pour toujours au milieu de tout cela comme un soleil au centre de ses rayons ; et l'on a pris sa place, son cours, sa valeur, sur la côte sociale.

Voilà, à vol d'oiseau, ce que je vis ou ce que je compris en réunissant les différents traits répartis entre vingt, trente, cent types divers.

Choisir sa vie est un acte souvent décisif; aussi, pour ne pas m'engager inconsidérément, je consultai encore mon journaliste sur la case où je devais chercher à m'incrustre.

« Oh ! oh ! me dit-il, tu me demandes tout simplement de te donner la clé de ton existence pratique, et, en vérité, je ne suis guère apte à le faire. Toute ma vie j'ai cherché une case ; et maintenant que j'en ai une, je ne saurais trop te dire si c'est bien la mienne que j'occupe, ou si ce n'est pas plutôt celle d'un autre.

« Tu as considéré l'exception parce qu'elle t'a plus frappé que le reste ; mais les hommes casés ne sont que le petit nombre. Regarde autour de toi et tu verras bien moins de visages calmes et reposés que de figures inquiètes et attentives. Sans comparaison : pour un chien qui dort au soleil, il y en a mille qui, le nez à terre, cherchent une piste et en courrent souvent vingt avant de trouver la bonne... quand ils la trouvent.

« J'ai, comme Jérôme Paturot, donné la chasse à toutes les espérances, à toutes les illusions, à toutes les idées qui nous attendent à chaque détour du chemin : depuis le saint-simonisme jusqu'aux environs des épauilles civiques ; depuis l'officialité jusqu'à la philanthropie, depuis l'exploitation d'un vulnérinaire suisse quelconque et des couples de facture, jusqu'aux spéculations les plus échevelées de la philosophie transcendante. A chaque nouvelle épreuve, à chaque nouvel échec, je venais me replacer au milieu de la rose des vents, hissant n'importe quelle voile, et courant les bordées du hasard.

« D'aucuns appellent cela : la vocation ou la chance, ou les desseins de la Providence, et il est très-drôle de voir combien l'homme a la rage d'affubler ce qui n'existe pas d'innombrables noms, afin de finir par se persuader à lui-même que ça existe.

« En faisant la somme de tout ce que j'ai dépensé à droite et à gauche d'activité, d'efforts, de volonté, de force et de colère, je serais pour le moins maréchal de France si j'avais emporté tout cela dans un sac d'engagé volontaire, ou archi-millionnaire si, depuis le principe, j'avais ainsi poursuivi, traqué, violé la pièce de cent sous.

« Néanmoins, je ne regrette pas ces luttes multipliées, car, au lieu de m'encoquiller, de m'envaler dans quelque chose d'immédiatement régulier, j'ai répandu ma jeunesse, ma force, mon enthousiasme, en atomes disséminés partout où il y avait un mouvement et une idée, et, vois-tu, l'homme qui cherche sa case est à la société ce que l'insecte qui cherche sa nourriture est à la terre : en la remuant il la féconde. Pour l'homme, cette fécondation s'appelle PROGRÈS.

« Si tu veux un conseil pour ta propre conduite : marche, et ne t'occupe pas du reste. Vocation veut dire : limite ; position veut dire arrêt. Tout ce que je peux faire pour toi, est de te dire ces deux articles du catéchisme social. »

Mon ami venait de m'ouvrir des vues toutes nouvelles que, sans son expérience, je n'eus pas découvertes. Cependant mes propres remarques me montrèrent une troisième espèce d'homme : celui qui n'a pas de case... et qui n'en cherche pas ; mais je ne le note que pour mémoire, car il n'est rien, ne représente rien, ne sert à rien, consomme sans produire et ne mérite même pas un nom.

Enfin, en résumant ce qui précède, je puis dire : L'HOMME QUI CHERCHE UNE CASE EST LE MOUVEMENT.

L'HOMME QUI EN A TROUVÉ UNE EST L'IMMOBILITÉ.
OU
LA CASE EST L'HÔTEL DES INVALIDES DE LA VIE ACTIVE.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

PROSE RIMÉE

La Lutte

Aux jeux olympiens, en Grèce,
On y couronnait le vainqueur ;
Mais dans notre siècle on s'engraisse,
On n'a pour loi qu'un ris moqueur.

I.

Dans une arène un jour, hélas ! paraît, — arrogant, intrépide, — un lutteur au torse d'Atlas, à l'allure au galbe d'Alcide.

II.

Il a de vrais jarrets d'acier, des bras de fer, un dos d'enclume ; mais — sans art, inculte et grossier, — comme il va perdre de volume !

III.

Après s'être serrés la main dans un élan qu'on croit sincère, chacun — d'un effort surhumain — cherche à tomber son adversaire.

IV.

De céans l'athlète retors fait au novice un coup de hanche ; il le saisit à bras-le-corps et l'étend raide comme planche !

Des hommes pâles, fiévreux, inquiets, causaient en groupes, discutaient à voix basse.

D'autres rangeaient des fusils, roulaient des tonneaux de poudre, aiguisaient des sabres.

Des femmes, rangées dans un angle, autour d'une grande table, faisaient de la charpie.

Et il y avait pêle-mêle des amoncellements d'armes de toute sorte, et dans de grands bidons de l'eau fraîchement puisée et dans de grandes corbeilles des pains entassés et d'autres provisions.

Tout à coup Ledoux réclama le silence, et en peu de mots il expliqua la trahison de Serdolaz, le faux Pitrou, autrement dit Cormeau.

Il y eut un terrible mouvement d'indignation.

Ledoux leur fit comprendre alors quelle urgence il y avait à agir de suite, si l'on ne voulait pas que la conspiration avortât.

— Oui, oui ! crièrent-ils tous d'une voix, menez-nous au combat !

Et ils coururent s'emparer des armes.

— Un instant, dit Ledoux, je vais faire l'appel.

Et quand chacun eut répondu à son nom, le capitaine fit approcher les chefs et leur dit :

— Jurez-vous d'exécuter les ordres que je vous ai donnés, et de mourir plutôt que de trahir notre sainte cause ?

— Nous le jurons ! répondirent les chefs.

— Et vous tous, dit Ledoux en s'adressant cette fois

V.

On le relève tout meurtri : il s'est brisé la clavicule ; et l'Alcide s'en va, contrit, dégoûté du métier d'hercule.

MORALE.

Un simple avis aux fanfaron, s'ils veulent bien me le permettre : c'est que toujours les plus lourds finissent par trouver leur maître !

L'ACCEPTÉ.

LA CHANSON DE L'AVENIR

Non, la poésie n'est décidément pas morte dans cette belle France à qui nous devons l'abbé Cotin et notre cher Belmontet.

Un homme vient de se rencontrer (à Passy ou à Charenton, je ne sais plus au juste), qui voyant notre apathie et notre indifférence, a voulu ranimer dans nos veines glacées le vieil esprit guerrier de la patrie. Animé du souffle de la poésie, enflammé de patriotisme, suscité peut-être, comme Jeanne d'Arc, par la volonté divine, cet homme s'est dit que le moment était venu de couronner l'édifice et de donner à la France son chant national. Tout nous porte à croire qu'il s'est souvenu du ranç des vaches qui se chante dans les vallons de l'Helvétie.

Cet homme, destiné à l'histoire, s'appelle simplement G. Deline, et l'on est surpris de lui voir porter le premier nom venu. Il vient de composer des couplets sur la garde mobile, et bien que cette poésie se chante sur l'air de la *Femme à barbe* et non sur celui de la *Marseillaise*, elle respire les accents les plus mâles et le patriotisme le plus exalté.

Il y a surtout un refrain qui, bien mieux que Jésus-Christ, est capable de faire marcher les boiteux et les paralytiques. Evidemment cela veut dire : « Levez-vous, marchez, z'enfants, voilà l'ennemi. »

Voici, de reste, le refrain tel qu'il est, immense, énorme, défiant l'histoire.

Vive les nouveaux régiments,
Animés de bons sentiments ;
La gloire sera le mobile
Du garde national mobile !

Et bien, je mets qui que ce soit au défi de résister à de tels accents ! Ils triomphent des égoïsmes les plus endurcis. On est comme transporté, élevé, transfiguré, on demande des armes et c'est avec audace que le plus lâche s'erie : « Où qu'est mon fusil ? »

Je l'avoue, moi qui n'ai pourtant jamais montré une vocation irrésistible pour les armes, bien que je sois de la nouvelle garde mobile, à ces accents patriotiques j'ai peine à rester devant un pupitre, mon sang bouillonne en mes veines, mes regards s'enflamme, toutes les grandes batailles de l'histoire se retracent dans mon cerveau, j'entends le bruit du canon, je vois les charges de cuirassiers, l'ennemi culbuté mordant la poussière et notre drapeau flottant au milieu des capitales de l'Europe.

Comprenez-vous bien tous, dites-moi, cette gloire qui sera le mobile du garde national mobile ?

Hélas ! pourquoi faut-il que la jeunesse de Toulouse n'ait pas connu plus tôt ce chant guerrier : au lieu de casser des vitres, elle aurait mangé des Prussiens. Sur ma parole, la chansonnette du brave Deline me donne appétit.

Mais le refrain n'est pas tout ; il y a dans les couplets certaines audaces qui confondent les faibles et les lâches.

J'ai surtout remarqué une métaphore qui, bien certainement, fera les délices des siècles futurs.

« Le soleil du progrès a lui ! » s'écrie G. Deline.

Un soleil de progrès ! Vous ne comprenez pas ; moi non plus, du reste, et il est probable que, malgré leur bonne volonté, M. Leverrier et ses employés ne découvriraient pas ce soleil-là. Mais que c'est beau et bien dit ! Personne ne comprend ; justement, quelle incontestable originalité !

Où est ce soleil ? Il y a une éclipse très-probablement.

Cette chanson est appelée à remplacer la *Marseillaise*, tout comme son auteur, G. Deline, est appelé à recevoir l'héritage de Rouget de l'Isle.

Si mon admiration ne m'aveuglait pas, si je n'avais

pas le front courbé dans la poussière et des larmes plein les yeux, je dirais à M. G. Deline que sa chanson a peut-être un défaut. Elle va un peu loin, elle excite trop au carnage, les couplets et surtout le refrain respirent trop le sang, et on dirait que cela est fait avec des lambeaux de chair sanglante accrochés à des balonnettes.

Du reste, malgré son immense succès et bien que je joue ici le rôle d'un pygmée conseillant le colosse de Rhodes, que M. G. Deline ne s'abuse pas ; il mérite mieux que de faire des chants nationaux. Qu'il consulte ses forces et il verra qu'il est de taille à enfant des cantates. Là est sa voie véritable, avec quelques rimes complaisantes, avec des métaphores comme « le soleil de progrès » et surtout avec beaucoup de bonne volonté, M. G. Deline arrivera nécessairement à l'immortalité.

Qu'on me permette le premier de déposer ici une couronne de marguerites sur le front de ce guerrier.

Georges PETIT.

LES BOULEVARDS

Le Nord est une feuille politique bien intentionnée. Anglaise de naissance, mais imprimée en langue française, elle se laisse aller parfois à de singulières réflexions. L'autre matin le *Nord* contenait à ses lecteurs l'incident regrettable arrivé à Marseille.

Des Canadiens allaient s'embarquer pour rejoindre l'armée papale, lorsqu'ils furent insultés par les Marseillais. Aussitôt les Canadiens tombent, à poings fermés, sur les Marseillais.

Le *Nord* ajoute en matière de réflexion : Etre rossé par les siens, passe encore, mais par des étrangers !!

J'avouerai au *Nord* que si je devais être rossé, peu m'importerait que ce fut par un Canadien ou par un Marseillais.

J'ajoutera que lesdits Marseillais ont eu complètement tort. Quelle que soit la couleur politique ou religieuse représentée par les Canadiens, dès qu'ils avaient mis le pied sur le sol français, ils devaient être respectés. — Enfin, je terminerai en disant que si les Canadiens ne s'étaient pas tournés vers leurs agresseurs, on les aurait traités de lâches. Donc les Canadiens ont eu raison.

Supposez que la scène se passe à Douvres.

Quelques Français vont s'embarquer pour l'Amérique du Nord, ils sont insultés par les Anglais. Naturellement nos compatriotes rossent ces derniers. Et le *Nord* applaudirait certainement à la conduite des Français.

Pourquoi cette partialité ?

Ondirait, ma parole, que les événements politiques et littéraires ne sont mis au jour, que pour donner à la presse officieuse l'occasion de dire des bêtises.

M. Bagier, directeur des Italiens, étant économie, a refusé à ses musiciens le cachet supplémentaire qu'ils lui demandaient l'autre jour, pour une représentation extraordinaire. Les musiciens de M. Bagier sont entêtés, ils ont joué *pianissimo* durant toute la soirée et la représentation a été détestable.

Le commissaire de police est intervenu, mais en vain. Il n'est pas dans les pouvoirs de ce fonctionnaire de faire jouer *allegro* des musiciens qui veulent aller *pianissimo*.

Les gens charitables qui ne regardaient pas à vingt francs, quand ils étaient certains d'être anusés l'espace de trois ou quatre heures, se méfient maintenant et les représentations à bénéfice ne feront plus d'argent. La faute en sera à M. Bagier et à ses musiciens.

Je ne suis ni député au Corps législatif, ni rédacteur en chef d'un journal politique, et pourtant je mets au ban de l'opinion une feuille hebdomadaire : *La Vogue parisienne*. Cette feuille promet un abonnement d'un mois à toute personne, mariée ou non, qui devinera le rébus contenu dans son dernier numéro.

Une affaire imprévue, urgente, balbutia Gauthié... qui avait l'air radieux.

— Ah ça, tu l'aimes donc bien ? demanda en souriant le capitaine.

— Si je l'aime ! s'écria l'impétueux jeune homme. Tiens, ajouta-t-il en prenant la main de Ledoux et en la mettant sur sa poitrine, sens-tu comme mon cœur bat ?

— Oui, certes !

— Alors tu ne me demanderas plus maintenant si je l'aime.

— Prends garde, Gauthié, prends garde, mon ami.

— A quoi ?

— A tout.

— Je ne te comprends pas.

— En deux mots je m'explique. Quand on aime il ne faut pas conspirer.

— Douterais-tu de moi, Pierre ?

— Oh ! quelle folie, mon ami, non, je suis sûr de ton courage et de ton amitié, mais quand on aime, on trouve la vie plus belle, et l'on regrette davantage de mourir.

— C'est vrai, répondit le jeune homme : mais toi-même, ami, n'aimes-tu pas Marie ?

La culture effrénée du *rébus* conduit nécessairement à l'abrutissement. Je n'admet pas que l'on s'abime dans la contemplation de ces hiéroglyphes, sans que les facultés intellectuelles en souffrent. Si les masses ont besoin de deviner quelque chose, donnez leur des chârades, mais pas de *rébus*.

Le *rébus* est si bête que la plupart du temps quand on l'a deviné on ne le comprend pas.

Je ne suis ni député au Corps législatif, ni rédacteur en chef d'un journal politique, et pourtant je propose la loi suivante :

Article unique.

Tout Français convaincu d'avoir deviné un *rébus* sera condamné à la peine de mort.

L'exécution aura lieu dans les vingt-quatre heures.

J'ai dit tout Français, comprenant ainsi les Françaises avec les Français ; et pourtant l'autre jour, entendez-vous bien, l'autre jour, S. M. l'Empereur reçut une lettre dont la suscription était ainsi rédigée :

A Sa Majesté l'Empereur des Français et des Françaises.

Vous voyez bien qu'il faut faire une distinction.

Ils étaient cinq, réunis là pour festoyer. C'était à Suresnes, je crois, dans une chambre donnant sur une cour, appartenant à un bouchier. — Ils mangèrent bien et burent davantage, ma parole, je crois pouvoir affirmer qu'ils burent trop. Quoi qu'il en soit, au coup de six heures du soir, ils étaient tous gris comme la bourrique à Robespierre. — A six heures et quart, l'un d'eux eut une idée lumineuse; il ouvrit la fenêtre, respira un instant l'air pur et s'écria : Si nous jetions tout par la fenêtre. — Aussitôt plats, assiettes, verres, bouteilles, chaises volent. — Un cri perçant, puis un brouhaha immense répond à cette sortie de la vaisselle. Les cinq mettent le nez à la fenêtre : — Bigre de bique! il y avait un troupeau de moutons dans la cour.

Emile LAMBRY.

VOUS - ELLE - MOI

(n° 1).

En société, soyez économique de votre esprit; car, neuf fois sur dix vous avez :

Des envieux qui le nient,
Des niais qui le perdent,
Des sots qui le gâtent,
Qui des malins qui le volent.

++

Il y a des désirs que la privation assouvit mieux que la jouissance.

Pitié : — Mépris bienveillant.

++

Qui dit : femme coquette, dit : femme facile à avoir.

++

Qui sait souffrir, sait tout.

++

Je compare une œuvre littéraire à un vin caillé, dont le style est l'étiquette et la pensée la liqueur.

Combien de gens qui n'ont que l'étiquette !

++

— Eh! bien, touche là! Oui, j'aime ma maîtresse, oui, je l'aime comme un fou, comme un insensé, oui, je serais capable de tout sur un mot d'elle, tant je l'aime, tant son amour me fait son esclave obéissant et soumis, mais renier mon honneur de soldat, mais trahir mes frères, mais l'abandonner, Pierre, mais abandonner l'Empereur, oh! jamais! jamais! jamais!

Et les deux amis resterent un instant embrassés dans une étroite étreinte.

Toute cette conversation avait eu lieu dans un endroit un peu éloigné, si bien que personne n'avait pu l'entendre.

Quand Ledoux fut remis de son émotion, il donna les ordres de l'attaque.

Lavent devait être à la tête de l'insurrection de la Croix-Rousse, et empêcher que les troupes du roi n'y pénétrassent.

Mistrallet devait commander la Guillotière, à la tête de sept mille hommes :

Fabvier, les Brotteaux;

Bize, Perrache;

Un détachement de deux cents hommes devait occuper au point du jour la tête du pont Lafayette et établir une barricade devant l'église Saint-Bonaventure.

Quant aux forces de la conspiration, Ledoux les détaillait ainsi :

Six cents officiers;

Cinq cents hommes de la garde royale;

L'ingratitude est comme l'intestin qui rend en matière stercorale ce qu'il a reçu en aliments sains.

++

La vanité murmure,
L'orgueil pérore,
La fierté se tait.

++

Dis-moi qui te sert je te dirai qui tu es.

JULES FRANTZ.

LES LIVRES

La librairie internationale vient de mettre en vente la seconde édition du remarquable volume de M. Edgar Quinet, intitulé : *la Révolution*.

Cette nouvelle édition, dans le format in-48, est accompagnée d'une préface ou critique de *la Révolution*, dans laquelle l'auteur explique pourquoi il n'a pas répondu aux critiques faites sur son livre, et, se mettant à la place du lecteur, il répond aux objections en même temps qu'il les formule.

Dans son livre, M. Quintet a suivi la méthode expérimentale, c'est-à-dire la méthode adoptée dans les sciences, et qui consiste à n'accepter pour vrai que ce que l'on tient pour certain; en un mot, n'accepter une proposition qu'autant qu'elle réunit l'adhésion pleine et entière de nos facultés. L'auteur condamne *ipso facto* tous les systèmes historiques, d'où qu'ils viennent. En histoire, il n'y a pas de systèmes, pas d'hommes providentiels, pas de fatalité.

Tout homme, par cela seul qu'il est homme, est un singulier assemblage de force et de faiblesse, un tissu de contradictions; c'est ce qui fait que nous ne devons pas être plus absolu dans le blâme que dans l'éloge. Il n'y a pas, à proprement parler, de monstres historiques, ni de demi-dieux; il y a des hommes qui participent tous aux erreurs comme aux grandeurs de l'humanité.

C'est de ces principes que s'est inspiré M. Edgar Quinet pour étudier cette grande phase de notre histoire, et l'on peut dire de l'histoire du monde.

La publication des *Murailles révolutionnaires*, dont nous avons déjà parlé, touche à sa fin. Le vingtième fascicule va paraître et sera suivi presque immédiatement du dernier, qui contiendra des documents fort curieux et complètement inédits.

Il nous reste à signaler, chez MM. Michel Lévy, l'apparition d'un nouveau volume : *Satires et portraits*, dû à la plume mordante de M. Henri Heine, cet Allemand dont M. Thiers a dit qu'il était le Français le plus spirituel que nous ayons eu depuis Voltaire.

Puis, chez MM. Hachette et C°, l'*Ami commun*, ce dernier roman de Charles Dickens, dont nous parlerons au premier jour, après l'avoir lu avec toute l'attention que comporte une œuvre de l'illustre auteur de *David Copperfield*.

E.-A. SPOFF.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Depuis que, sous ce titre : *l'Esprit de la Province*, j'ai l'honneur de tenir les ciseaux du *Refusé*, il ne se passe pas de semaine que je ne reçois des réclamations touchant la paternité de mes citations.

Ne désirant froisser aucune susceptibilité, je ne veux nommer personne, mais on comprendra sans peine que je ne puis que désigner la feuille dans laquelle je fais une coupure.

Ou ne saurait trop le répéter — l'esprit — est une propriété tout comme — une prise de voile — est un vol... fait à la Société, et, en citant la source réelle de leur emprunt les jour-

Tous les chasseurs des Pyrénées;

Tous les dragons ;

Toute la population de Villefranche ;

Et cinq généraux.

Le nombre des conjurés était fixé par lui de dix à douze mille.

Quant à Ledoux, il prenait le commandement en chef de l'insurrection, et faisait de Gauthié son aide-de-camp.

Puis, lorsque les ordres eurent été recueillis, on se serra la main, s'embrassa une dernière fois, et l'on se dispersa, chacun pour aller occuper le poste qui lui était assigné.

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis le départ des conjurés de la grotte Pitrat, que déjà la ville présentait sur certains points un aspect inaccoutumé.

Ici, des ombres glissaient le long des maisons ;

Là, des groupes d'hommes silencieux marchaient d'un pas rapide, évitant cependant de faire le moindre bruit. Ailleurs, dans l'obscurité et le silence de la nuit, des conjurés, aidés par des femmes et des enfants, dépavaient les rues, construisaient des barricades.

Partout on s'apprêtait au combat.

Pendant ce temps-là, Ledoux, accompagné de Gauthié, se rendait à sa chambre, pour y prendre les papiers dont il avait parlé lors de la réunion.

Les deux amis marchaient depuis longtemps déjà,

naux auxquels je fais allusion ne feront qu'un acte d'honnêteté littéraire.

o

Je m'empresse de découper dans la *Navette de Tarare*, les lignes suivantes qui concernent notre ami et collaborateur Célestin Gauthier :

Il existe de par le monde un certain *Toqué toulousain*, étoile filante du *Hanneton*, qui ose dire que la chanson dégénère. Halte là, mon joyeux frère, de même qu'il y a fagots et fagots, il y a chansons et chansons. Et pour preuve de notre dire nous citerons en enfil *Clarisse la dévideuse*, dont la musique est de L. Gérin, et qui se chante sur l'air du *Fantassin malade*.

Les Echos de la quinquette, chansons et chansonnettes par Célestin Gauthier, secrétaire du Caveau lyonnais, Paris, à la librairie des Villes et des Campagnes, rue Soufflot, 18.

Voulez-vous le voir poète, lisez cette gracieuse peinture des *Bords de la Saône*.

Voice l'été,
La Saône paresseuse a repris son murmure
Et sa sérenité ;
Ses bords ont revêtu leur manteau de verdure;
Voici l'été !

Le soleil resplendit, la nature est en fête,

Sous les buissons en fleur nombre d'oiseaux tapis

Chantent leur chansonnette,

Et le coquelicot, à travers les épis

Montre sa rouge tête.

C'est frais et coquet, naturel et sans prétention, c'est pourquoi nous conseillons aux détracteurs de la chanson qui oublient les Dupont, les Lambert, et tant d'autres, de jeter un regard d'attention sur les œuvres de ce joyeux chansonnier lyonnais qui a nom Célestin Gauthier.

S. A.

Ecoutez cette anecdote historique, dans laquelle le deservant d'une petite église de l'Ardèche joue le rôle principal :

Ce jour-là c'était la fête patronale du village, et le bon curé, faisant le panthégyrique du saint, répandit sur ses ouailles les flots d'une éloquence passablement soporifique, du moins à en juger par l'attitude des deux marguilliers qui sommeillaient à l'envi dans le banc de l'église.

Vexé de cette inattention scandaleuse, l'orateur sacré s'interrompit tout à coup et s'adressant à son bœuf :

— Antoine, dit-il, priez donc M. l'adjoint de ne pas ronfler si fort, il va réveiller M. le maire.

Les deux dignitaires, sortant tout à coup de leur assoupissement, se jetèrent mutuellement un regard confus, au milieu des murmures et des rires de l'assistance.

Le curé repéra le fil de son discours, qui durait depuis cinq quarts d'heure. Il arriva enfin à la conclusion, mais le gros adjoint était à bout de patience, l'ennui le dévorait.

... Et maintenant, mes chers frères, s'écria le prédicateur, qui suait sang et eau et multipliait ses gestes comme il couvrait dans une proraison bien conçue, — où le mettrons-nous, ce grand saint dont la vie fut si méri-toire ?

Le mettrons-nous parmi les anges? Non.

Le mettrons-nous parmi les archanges? Non.

Le mettrons-nous parmi les séraphins? Non.

Le mettrons-nous... Ah! tenez, monsieur le curé, dit l'adjoint en se levant, mettez-le à ma place, moi je m'en vais.

(Guetteur).

Deux individus se rencontrent sur le trottoir. L'un d'eux, querelleur de profession, coudoie l'autre en passant. Celui-ci, qui était plus spirituel que brave, se retourne vers son agresseur et lui dit :

— Est-ce sérieux ce que vous faites là?

— Certainement, c'est sérieux.

— A la bonne heure, parce que je n'aime pas la plai-santerie.

(Inconnu).

Le *Journal de l'Arrondissement du Havre* contenait dans son numéro du 27 février l'annonce suivante :

Un jeune homme, étranger, pour mieux apprendre son français, cherche la fréquentation d'une jeune et jolie fille. On est prié de déposer des agréables offres au bureau de ce journal sous les initiales W. N.

Comment faire...

mucts et recueillis, quand tout à coup Gauthié dit au capitaine :

— Ah! tu ne sais pas, Pierre?

— Quoi donc?

— Je te ménage une surprise, mon ami.

— A moi? Que veux-tu dire?

— Rien; tu en sauras davantage quand nous serons chez toi.

Ledoux n'insista pas, car il avait le cœur plein du souvenir de Marie.

Gauthié s'en aperçut, et tous deux se turent, pour penser l'un à sa fiancée et à son enfant, l'autre à la femme qui désormais était toute sa vie.

Quant à Marie, qu'il ne faut pas oublier, une fois son père et Ledoux partis pour la grotte Pitrat, elle avait pris son enfant dans ses bras et l'avait porté chez une vieille dame, une ancienne amie à sa mère, dont le fils était aussi dans l'armée des conjurés.

Cette dame voulait aussi retenir Marie, mais la jeune femme avait résisté énergiquement à toutes les prières et à toutes les supplications.

Elle était donc revenue rue d'Enfer, et pour que le dieu des combats fût favorable aux desseins de ceux qu'elle aimait, elle s'était mise à prier.

Dans la ville, les barricades se multipliaient, s'élevaient comme par enchantement.

Déjà quelques hommes plus pressés que les autres d'en venir aux mains avaient chargé leurs fusils, et

Entre deux invalides, à propos de duels entre gens de lettres :